

**DECRIRE LA VILLE : LA CONSTRUCTION DU TEXTE EN
DISCOURS ORAL**

Jeanne-Marie Barbéris

Praxiling, UPRES-A C.N.R.S. 5475, Montpellier III

Résumé : La description, en tant que type de texte, a été presque exclusivement étudiée à partir du modèle de l'écrit. On propose ici de réexaminer cette typologie, en s'appuyant sur un corpus d'interactions orales. Celles-ci ont pour objet l'espace de la ville, et plus particulièrement l'espace familial du quartier vu par ses habitants. Deux aspects seront examinés : (1) l'organisation de la description comme mise en relation entre *niveau local* et *niveau global* ; (2) le rôle du *temps d'actualisation* du message dans la construction du sens des énoncés décrivant un déplacement réel ou fictif.

Mots-clés : Oral, description, espace, temps d'actualisation, mouvement fictif, iconicité.

L'objet central de cet article est d'étudier la manière dont s'organise la description d'un espace familial : celui de la ville, celui du quartier. Les données orales qui servent d'appui à la démonstration sont constituées, pour l'essentiel, d'interviews semi-directives collectées auprès des habitants d'un quartier central ancien de Montpellier (Hérault) : le quartier Saint Roch. L'espace décrit est donc celui du résident, et non, par exemple, celui du passant dans la rue¹. C'est également celui du piéton, et non de l'automobiliste. Enfin, les propos ont été recueillis *in situ* : les interviews ont eu lieu chez l'enquêté, et les descriptions du quartier visent la zone même à l'intérieur de laquelle se trouvent localisés les interlocuteurs.

Soulignons pour commencer que ces discours nourris des représentations quotidiennes et familières de l'espace sont loin de constituer un corpus banal pour le linguiste. Jusqu'ici, la

¹ On fera cependant référence, aux fins de comparaison, à l'espace du passant, lorsqu'il sera question de l'indication d'itinéraire (section 1.1.).

plupart des analystes des descriptions spatiales ont préféré travailler sur des modèles décontextualisés, espérant que des discours libérés des conditions socio-pragmatiques de production du message et des références directes à l'environnement pourraient livrer des représentations « épurées » de l'espace, plus primitives parce que plus abstraites. Toute une théorie implicite se trouve contenue dans ce choix. L'espace serait un modèle inscrit « dans la tête ». Pour pénétrer dans cette architecture mentale, mieux vaudrait se garder des données parasites constituées par les coordonnées du réel : qui parle à qui, où, dans quelle intention ? Selon cette logique, la structuration des coordonnées spatiales serait à chercher à partir de l'écrit, et le plus possible en dehors des exemples contextualisés et quotidiens.

On l'aura compris : la position adoptée ici se situe à l'opposé de ces choix. Sans contester l'intérêt des propositions déjà émises, selon plusieurs approches (approche textuelle de la description, approche cognitive des représentations spatiales), il me paraît salutaire d'observer comment les choses se passent effectivement lorsque des sujets s'appliquent à décrire leur espace familier, en situation de face à face, et en parlant de lieux non visibles mais proches. Cet article s'intéressera donc à la manière dont les sujets mettent en oeuvre leurs descriptions d'espace dans le pas à pas du discours, et en conformant leurs paroles aux conditions de forte contextualisation qui s'imposent à elles.

Deux aspects seront privilégiés.

(a) Tout d'abord, on essaiera de montrer que l'actualisation de la description, en discours oral, se distribue sur *deux types de propositions* : les propositions synthétiques, qui sont de portée globale, et les propositions de portée locale. Pour conduire cette démonstration, on se situera « au large », intégrant à ce premier tour d'horizon, à côté des discours descriptifs, les textes narratifs, ainsi que les indications d'itinéraire, textes informatifs et prescriptifs. En effet la typologie proposée semble également pertinente pour analyser l'organisation d'autres textes que la description, et cette confrontation permettra de clarifier la fonction des deux types de proposition.

(b) On se consacrera ensuite à un type de séquence descriptive. Il s'agit des discours par lesquels les interviewés tentent de répondre à la question posée par l'enquêteur sur les limites du quartier : où commence-t-il, où finit-il ? Pour s'acquitter de cette tâche, les enquêtés sont amenés à mettre en place de stratégies descriptives qui dessinent un « mouvement fictif » : *le quartier, ça part de A, ça passe par B et ça s'arrête à C*. Ce type d'énoncé descriptif ne semble pas se référer à un mouvement effectif, puisqu'on n'est pas en mesure de définir *a priori* quel est le mobile qui se déplacerait ici. Certaines hypothèses ont déjà été émises pour expliquer cette représentation de mouvement, dans le cadre des linguistiques cognitives (Langacker 1987, Talmy 1995).

Cette étude est conduite dans le cadre de la linguistique praxématique. Celle-ci priviliegié dans son approche les rapports entre le langage, le réel et les sujets en action de langage. On ne s'étonnera donc pas de trouver, au centre de sa réflexion, le problème de l'*actualisation* (Barbéris, Bres et Siblot 1998), et de constater que sa démarche s'appuie sur l'analyse de discours, en tant que lieu d'observation des phénomènes de production de sens. Les textes descriptifs produits dans les interactions étudiées seront considérés non comme collection d'énoncés, mais comme mise en trace de l'activité énonciative des sujets. L'oral permet, contrairement à l'écrit, d'observer au moins partiellement les processus de mise en oeuvre du discours. La notion d'*actualisation du texte oral* sera le guide central de la démarche, plutôt que celle de structure du texte oral, vue comme un produit. On s'interrogera en particulier sur la nature du *temps d'actualisation* qui sous-tend l'activité de construction du message.

Cette réflexion permettra pour finir de confronter les descriptions portant sur un mouvement fictif avec d'autres descriptions figurant un mouvement effectif, mais qui pourtant partagent avec le mouvement fictif certains traits liés à *l'iconicité de la grammaire*. Deux types d'éléments apparaissent comme des supports privilégiés d'iconicité : le présent d'une part, la séquentialité de l'énumération des repères d'autre part.

1. NIVEAU LOCAL, NIVEAU GLOBAL : L'ORGANISATION DU TEXTE ORAL

L'oral permet d'illustrer une dimension dominante dans la structuration du texte : l'importance des processus intégratifs, qui permettent au locuteur d'un discours, et au(x) destinataire(s) de son message, de marquer le rapport entre niveau local de traitement de l'information, et niveau global. En effet, les discours oraux prononcés dans des situations dialogales dénuées de formalité se caractérisent par la récurrence des mêmes procédés d'organisation, voire même par leur aspect formulaire.

1.1. Deux types de propositions

Deux aspects se dégagent de manière récurrente dans l'organisation des textes oraux - qu'il s'agisse de textes narratifs, de textes descriptifs ou de textes informatifs :

- (a) Certaines propositions occupent un rôle-clé dans la maîtrise, la compréhension et la mémorisation du texte produit, tant chez l'auteur du discours que chez le coénonciateur. Il s'agit des propositions que j'ai nommées dans d'autres études *propositions synthétiques* ou *indications générales* (Barbéri 1994, 1995).
- (b) Ces propositions sont de *portée globale* : leur validité est permanente, et leur sens porte sur l'ensemble de la séquence textuelle envisagée. Elles s'opposent aux propositions de *portée locale*, dont la validité n'est que transitoire, et qui interviennent à un moment précis à l'intérieur d'une séquence de propositions, sans que cette position puisse être modifiée.

Les propositions synthétiques, dans la mesure où elles demeurent toujours valides quelle que soit leur position, sont déplaçables à l'intérieur de la séquence textuelle. Cependant leur position préférentielle est en ouverture ou en clôture de texte : positions d'où elles peuvent agir de la manière la plus efficace sur tout le reste de la séquence, à titre prospectif (position initiale) ou à titre rétrospectif (position finale). Ainsi, *ç'a été le plus beau jour de ma vie* peut aussi bien se situer en position d'annonce d'un récit à venir, qu'en position de conclusion. *C'était Léa, ma cousine* peut introduire le portrait de Léa, ou bien identifier *a posteriori* celle dont le portrait vient d'être tracé.

Dans des travaux récents, je me suis consacrée à l'étude de discours oraux quotidiens dont le topique commun est l'espace de la ville, et plus particulièrement l'espace familial du piéton. Deux types de discours ont été particulièrement étudiés :

1°) *Des indications d'itinéraire piéton*. Il s'agit du texte qu'un informateur I développe au bénéfice du demandeur d'information D. Dans le texte informatif et prescriptif produit par I, on trouve des *indications générales*, portant sur la Difficulté du parcours (*c'est simple / c'est compliqué*), sur l'Orientation générale à adopter pour arriver jusqu'au but recherché par D (*c'est là derrière*), sur la Zone dans laquelle se situe la cible (*c'est dans ces petites rues*), sur la Distance qui sépare D de sa cible (*c'est pas loin / c'est pas dans le secteur*). Le reste de la séquence est occupé par ce qu'on nommera *l'itinéraire séquentiel*. Celui-ci est constitué d'une

suite de propositions énumérant la série des opérations à accomplir pour atteindre le but visé : *vous prenez telle rue, vous tournez à tel endroit, etc., et vous arrivez à X.*

2°) L'autre type de discours étudié comprend des *séquences descriptives où des sujets tracent les limites de leur quartier*. Dans les interviews, une question était posée systématiquement aux enquêtés : *le / votre quartier, ça commence où, ça finit où, vous le délimitez comment ?* On a ainsi obtenu une collection de *discours de délimitation du quartier*. Ce deuxième type de discours fait également apparaître, de manière non systématique mais très fréquente, des *propositions synthétiques* qui permettent au locuteur de saisir par la parole le tout de l'objet décrit. Et cela, soit en ouverture de la séquence de délimitation (*le quartier, c'est tout ce qui part de la rue X...*), soit en clôture (*c'est tout ça, le quartier*). Le reste de la séquence est occupé par une suite de propositions indiquant les limites du quartier. Celles-ci sont majoritairement constituées de divers types de « parcours » qui suivent le pourtour du quartier, ou vont d'un bord à un autre, pour tracer ses frontières : *le quartier, ça va de la rue X à la rue Y ; ça part de A, ça passe par B et ça va jusqu'à C.*

Dans ces discours, on remarque donc la distribution de la structure textuelle en deux niveaux, qui correspondent aux deux types de propositions définis ci-dessus :

- *les propositions à visée globale*, de validité permanente, se situent préférentiellement en ouverture et/ou en clôture de la séquence ;
- *les propositions à visée locale* se positionnent en séquence dans la partie centrale.

Voici un exemple typique. Il s'agit d'une indication d'itinéraire piéton (D est le demandeur d'information, I est l'informateur, c'est-à-dire le passant interrogé)² :

D.1 - excusez-moi madame / l'église Saint Roch s'il vous plaît

I.2 - c'est là derrière // vous pouvez prendre cette petite rue là (*montrant du doigt la rue*) : (oui D) // là:: en continuant tout droit y a des escaliers vous les prenez (oui D) / quand vous êtes en b- en bas de ces escaliers:: de la rue: euh vous tournez: un peu à droite: et (2) tout de suite (2) à gauche / (ah: ! d'accord D) / et vous avez Saint Roch là

D.3 - (1) merci beaucoup (1)

Dans sa réponse à la requête de D, l'informateur I donne en préface une indication générale (*c'est là derrière*), orientation qui permet de délimiter sommairement la zone pertinente où va pouvoir être tracé par la suite le trajet, sous forme d'une suite de propositions : *vous pouvez prendre cette petite rue* etc. Ainsi se trouve illustrée de manière simple, dans cette indication d'itinéraire, la complémentarité entre indications générales (type de proposition synthétique, à validité permanente), et propositions de l'itinéraire séquentiel, suite ordonnée de propositions à validité locale.

Cependant, les propositions synthétiques restent facultatives, même si leur emploi est très fréquent³. En revanche, la suite de propositions de portée locale constituent le centre, la partie obligatoire de la séquence⁴.

² *Principales conventions de transcription* : les barres obliques (/, //, ///) indiquent la longueur des pauses silencieuses ; les deux points (:, ::, ::::), la durée des pauses pleines. Le chiffre (1) encadrant un segment note une voix rieuse, le chiffre (2) une voix forte, le chiffre (3) une voix faible ; les rétroactions de l'interlocuteur sont notées entre parenthèses à l'intérieur du tour de parole du locuteur.

La structure de ces discours peut être résumée sous la forme suivante, où PS note une proposition synthétique, PL une proposition à portée locale, et où les indices accompagnant les PL symbolisent les places occupées par ces propositions (dont le positionnement, contrairement à celui des PS, est fixe) :

	<i>Position initiale</i>	<i>Position finale</i>
<i>Niveau condensif:</i>	PS -----> PS	
<i>Niveau expansif:</i>	PL ₁ + PL ₂ + PL ₃ + PL ₄ + PL ₅	

Figure 1.

On fait l'hypothèse qu'il existe dans les textes un niveau condensif d'information, où une conception du tout se trouve mise en mémoire et demeure disponible en arrière-plan, pour le locuteur et l'interlocuteur, tandis que les explications locales se développent linéairement au niveau expansif.

Les termes de *condensif* et d'*expansif* sont empruntés à la réflexion sur la catégorie du nombre, dans le cadre de la linguistique praxématique (Barbéris 1995 : 445 sqq.). Ce rapprochement entre l'opposition singulier/pluriel et les problèmes de structure textuelle peut surprendre *a priori*. Cependant, on conviendra que la relation *partie-tout* a quelque chose à voir d'une part avec la catégorie du nombre (à travers la relation de méronymie, en particulier, qui détermine le rapport entre une entité et ses composantes), et d'autre part avec niveau local et niveau global dans l'organisation du texte. Pourquoi alors ne pas admettre que le condensif fonctionne comme ce qu'on appelle un *massif*, c'est-à-dire un désignateur global d'un ensemble multiplexe, mais où les composantes ne sont pas individualisées, comme elles le sont en revanche au niveau expansif ? A ce titre, on peut dire que le tout désigné au niveau expansif n'est pas simplement constitué de la somme des parties qu'énoncent les PL, mais vise un ensemble plus flou et aussi plus riche. Dans ce tout viennent s'insérer les propositions locales (rôle intégrateur du niveau condensif), mais pourraient également venir se verser d'autres propositions, qui ne sont pas énoncées dans la circonstance par le locuteur. La *nature virtuelle du tout*, et du pronom qui le désigne en français, a été soulignée par Martin (1983 : 197 sqq.). Le niveau condensif, et les propositions synthétiques qui permettent d'y référer, s'articule au niveau expansif selon l'opposition mise en place par la Gestalttheorie entre Figure et Fond (P. Guillaume 1979). On peut également formuler cette opposition en termes de premier plan et d'arrière-plan. Les PL se « détachent » sur l'arrière-plan constitué par les PS, qui ont pour fonction de les lier en les intégrant dans un ensemble.

³ Par exemple, dans les séquences d'indication d'itinéraire, on ne trouve des indications générales (type de proposition synthétique) que dans 73% des cas.

⁴ Il convient en fait de nuancer l'affirmation selon laquelle la partie séquentielle (suite des propositions locales) serait strictement obligatoire. En effet, les locuteurs ne sont pas toujours en mesure de développer cette partie de la séquence. Dans ce cas, les propositions synthétiques peuvent servir de substitut approximatif à la suite de propositions locales que le locuteur n'a pas su produire (parce qu'il ne connaît pas suffisamment bien l'espace décrit) ou pas voulu produire (car il résiste à cette tâche de description pour des raisons subjectives). Ainsi, au lieu de donner les limites du quartier sous forme d'une suite de propositions (*ça part de X, ça passe par Y et ça s'arrête à Z*), le locuteur peut répondre à la question en disant que *le quartier, pour moi, c'est le centre ville, c'est le centre historique*. Et, dans une indication d'itinéraire, à défaut de pouvoir donner le chemin au demandeur d'information sous forme d'une suite d'instructions (*vous prenez cette rue, vous tournez à la deuxième à gauche etc.*), l'informateur peut toujours dire de manière globale *c'est là derrière, tout près, dans ces petites rues, vers la droite...* (Barbéris 1994, 1995).

Voici à présent un exemple de délimitation du quartier Saint Roch (A est l'enquêté, B l'enquêteur) :

Interview GALZY

B.58 - et: et votre quartier à vous / quand vous parlez de votre quartier / euh:: ça ça représente quelles rues:: euh ça commence où et ça finit où finalement ce quartier ?

A.59 - moi ! moi à mon point de vue le quartier part: / de Saint Denis // jusqu'en haut de la Grand-Rue / (hm hm ? B) / voilà ce pa- ce paquet de maisons / ben ça serait à peu près ça /

B.60 - et vers le bas ?

A.61 - (2) ah plus bas ? (2) (oui B) / ah déjà alors c'est Saint Denis (oui B) / c'est pas tout à fait le même quartier (oui oui / d'accord B) / là Saint Roch voyez Saint Roch euh (oui B) jusqu':: à:: à Saint Guilhem (hm ? B) / en passant là: la rue de la:la la de l'Ancien Courrier tout ça jusqu'au marché d'en haut à l'occasion / (3) ce paquet de maisons là bon ça peut se détendre ça fait à peu près:: le quartier quoi d'accord (3)

Dans sa première réponse (A.59), le locuteur se contente de donner un Parcours à limite double (Saint Denis - haut de la Grand-Rue). La partie séquentielle du texte se réduit donc à une proposition *le quartier part de Saint Denis*, suivie d'une formulation condensée, limitée au SP *jusqu'en haut de la Grand-Rue* : ce raccourci d'expression fait à la fois l'économie du coordonnant et du verbe qu'on trouverait dans la proposition complète *et il va jusqu'en haut* etc... L'enquêté conclut par une proposition synthétique : *voilà ce pa- ce paquet de maisons / ben ça serait à peu près ça* / . Le « tout » du quartier est catégorisé comme un *paquet de maisons*, et cette vision globale de l'objet décrit est suivie d'une proposition marquant l'approximation : *ben ça serait à peu près ça*. Le lien entre vision globale et approximation se retrouve dans d'autres séquences de délimitation, et cette association ne peut surprendre. La vision globale exprimée par les propositions synthétiques se réfère à un espace flou, mais dont l'intérêt réside précisément dans sa plasticité. Il permet les réglages vers le plus et le moins, les tâtonnements, essais et erreurs, pour cerner l' « à-peu-près » de l'espace visé.

Sur la sollicitation de l'enquêteur, l'informateur reformule sa délimitation, en A.61. Ayant donné dans sa précédente réponse les deux premières limites, il énonce cette fois les deux autres. Il omet de citer le point de départ de son tracé (la Grand-Rue), parce que cette rue jouxte son lieu d'habitation : il raisonne donc en pensant *à partir d'ici*. Il énonce seulement la limite opposée (*jusqu'à Saint Guilhem*). Ici encore, on trouve un énoncé incomplet, réduit au SP de lieu.

Après la partie séquentielle, la conclusion va livrer, à nouveau, une proposition synthétique, accompagnée cette fois encore d'expressions de l'approximation.

Cet exemple montre dès l'abord que ma présentation initiale de la partie séquentielle de la description était assez « idéale », lorsqu'elle exhibait une suite de propositions coordonnées ou juxtaposées, comportant chacune un verbe de déplacement exprimé, et au présent de l'indicatif. Les variantes rencontrées ici (absence de verbe introducteur du SP de lieu, verbe au gérondif *en passant*, au lieu de présent) ne constituent nullement un cas exceptionnel. On rencontre des descriptions encore plus économiques, qui se contentent d'une énumération d'étapes, sans plus exprimer de verbe, ni de préposition spatiale. Ces aspects de la description ne pourront cependant être pris en compte dans cette partie de l'étude. Ils feront l'objet de la discussion finale (section 3).

Pour l'instant, on se contentera de souligner la complémentarité entre niveau condensif (propositions synthétiques) et niveau expansif (propositions locales, de validité transitoire), et le rapport de ce double niveau de production du texte au temps d'actualisation du message.

1.2. *L'actualisation du texte oral*

On peut en effet avancer l'hypothèse que le texte se construit selon des processus d'*actualisation*. On désigne ainsi, à la suite de C. Bally (1934), les mécanismes grâce auxquels les locuteurs construisent du sens, en passant des potentialités de la langue aux réalisations effectives des discours⁵.

Cette position, selon laquelle l'actualisation n'est pas seulement un phénomène localisé dans les unités de signification traditionnellement reconnues par la réflexion linguistique (mot, phrase), mais concerne aussi la construction du texte, peut susciter étonnement voire réserve. Pourtant, on aurait beaucoup à gagner en intégrant pleinement ce niveau de production de sens à la réflexion linguistique, et en considérant qu'il se plie comme les autres à des contraintes de fonctionnement. Ces contraintes ne sont pas des structures préconstruites que les locuteurs n'auraient qu'à activer, comme on peut être tenté de le conclure de certaines grammaires de texte. Il s'agit de processus dynamiques de construction, et non de simples instantiations.

Un élément joue un rôle moteur dans la construction du texte : le *temps d'actualisation* du message. A l'intérieur de ce temps constructif, les positions occupées par les propositions synthétiques s'insèrent comme des moments privilégiés destinés à s'inscrire en mémoire. Leur fonctionnement *prospectif* (position en ouverture) ou *rétrospectif* (position en clôture) correspond à deux orientations qui permettent de construire la cohérence de tout discours : il s'agit du mécanisme de *mémoire-prévision*. Par ce mécanisme, le locuteur « balaie » mentalement son horizon discursif par un mouvement conjoint d'avance sur le dire et de récupération du fil du discours déjà dit. Ainsi, il est en mesure d'organiser, à mesure qu'il programme son discours, dans le temps de nature mentale que la praxématique nomme *temps de l'à dire*, une vision souple et dynamique de la séquence textuelle, au double niveau, condensif et expansif, dont j'ai essayé de tracer rapidement les caractéristiques et le rôle. Les propositions synthétiques demeurant toujours accessibles dans l'arrière-plan discursif, il est également possible (quoique cette solution soit plus rare) de les faire émerger au cours de l'énumération des propositions locales, pour réanimer le texte en cours de construction.

Une description plus complète du temps d'actualisation sera proposée dans la section suivante (2.1.). Les cadres qui viennent d'être tracés ne sont pas contradictoires avec les analyses dégageant dans le texte descriptif la présence d'un *thème-titre* (Adam, 1992), ou d'un *pantonyme* (Hamon 1981), dont le rôle est également intégrateur, puisqu'il identifie l'objet décrit, ou du moins s'y réfère. De même, les analystes de récit ont montré la fonction des macro-propositions demeurant toujours valides (annonce de nouvelle, évaluation), par opposition aux propositions narratives de portée locale. Cependant, l'approche présentée ici se situe au niveau de la construction dynamique du texte et des opérations qui sous-tendent cette dynamique, alors que les analystes du texte considèrent la structure déjà actualisée, et définissent le texte à partir du modèle de l'écrit, comme constitué de positions dans une séquence.

⁵ Pour une discussion récente sur la notion d'actualisation, à partir de la réflexion praxématique et d'autres approches théoriques, cf. Barbéris, Bres et Siblot (1998).

2. LES DESCRIPTIONS SPATIALES DU QUARTIER : MOUVEMENT EFFECTIF ET MOUVEMENT FICTIF⁶

Nous nous consacrerons à présent à l'examen de quelques types de descriptions spatiales; qui toutes visent à décrire un déplacement dans l'espace. Abandonnant le rapport entre vision globale et vision locale, nous envisagerons désormais la seule *partie séquentielle* de la description, c'est-à-dire la suite de propositions locales.

On s'intéressera en particulier à la manière dont les enquêtés répondent à la question qui leur était posée sur les limites de leur quartier. Beaucoup de réponses mettent en jeu, nous l'avons vu, une forme de parcours, sur le mode :

(1) Le quartier part de la rue X et va jusqu'à la rue Y

L'exemple cité dans la section précédente (interview Galzy), procédait de la même manière. Dans la phrase (1), aucun mobile ne paraît se déplacer réellement, alors que dans

(2) Je suis parti de la rue X et je suis allé jusqu'à la rue Y

le déplacement du mobile (*je*) est effectif. On peut appeler le mouvement décrit dans l'exemple (1) un mouvement *fictif* (vs un mouvement *effectif*), ou un mouvement *subjectif* (vs un mouvement *objectif*)⁷.

2.1. Quelques concepts utiles

Avant de passer à l'examen du corpus, quelques cadres de réflexion doivent être posés, en vue de mieux comprendre comment se construisent les énoncés de déplacement en français oral. Ce tour d'horizon, forcément schématique, sélectionnera deux points de vue : les composantes sémantico-syntactiques entrant en jeu dans l'expression du déplacement, et l'insertion du message oral dans le temps d'actualisation.

(a) Les énoncés de localisation et de déplacement contenant une préposition.

Dans des énoncés comme :

(3) Louis est dans la rue

(4) Louis descend dans la rue

(5) Louis est à Montpellier

(6) Louis va à Montpellier

de nombreux facteurs entrent en ligne de compte pour concourir au sens global de la phrase. Ce problème est particulièrement important à résoudre dans une langue comme le français, marquée par le *syncrétisme directif-locatif*. A l'exception de quelques-unes (*jusque, vers*), les prépositions simples sont bivalentes. C'est donc l'insertion dans une phrase à verbe de séjour,

⁶ Je reprends ici en partie la présentation du mouvement fictif proposée dans Barbéris (1997a). Mais, au lieu d'axer la démonstration sur l'identité du sujet engagé dans ce type d'énoncé (sujet praxéologique), je me consacre préférentiellement dans cet article à la notion d'iconicité (*Discussion*, point 3).

⁷ Pour ces désignations, on se réfère respectivement à Talmy (1996) et Langacker (1986/1987 et 1987).

ou à verbe de déplacement⁸, qui va faire de *à* ou de *dans* une préposition à valeur tensive, ou détensive. La situation est très différente dans les langues à flexion ou à particules spatiales spécialisées dans l'expression du directif ou du locatif. Sur ce point, le français a innové par rapport au système latin dont il a pourtant hérité les formes prépositionnelles.

La valeur tensive du verbe de déplacement provient de plusieurs sources :

- 1) Elle provient de l'agir et de sa clôture : la sémantique même du déplacement oriente la tension du procès vers son terme, le complément. C'est à la fois la production praxémique⁹ de sens et l'orientation syntaxique qui sont impliquées dans ce mécanisme.
- 2) Elle provient du temps verbal : le verbe est signifiant de successivité. Le temps d'énoncé qu'il exprime est susceptible de véhiculer l'idée d'un déplacement par la représentation du changement d'état.
- 3) La successivité syntaxique a en elle-même une puissance à signifier, non seulement parce qu'elle ordonne un acte de sa source vers son but (c'est ce que j'évoquais dans le point 1), mais parce qu'elle prend appui sur le *temps de l'à dire* (temps de programmation du message) et sur le *temps du dire* (temps d'extériorisation du message). L'actualisation de la phrase de déplacement s'inscrit dans le temps, et ce processus est en lui-même porteur de sens.

(b) Temps de l'à dire, temps du dire et temps du dit.

Le message oral, dans son *dire* (moment d'extériorisation de la parole), inscrit sa syntagmatique dans un temps porteur concret, constitué de la successivité des phonèmes et des pauses émis par le locuteur. Ce temps-là est accessible à la perception, donc attesté et mesurable. La production du dire se verse et se stabilise dans un produit, le *dit* mémorisé, situé dans un temps de nature mentale.

Mais il convient de distinguer entre deux moments de l'énonciation : l'énonciation-extériorisation du message, le moment où les paroles franchissent le seuil des organes phonatoires : c'est le temps du *dire* ; et l'énonciation-programmation, temps d'élaboration de ce qui va être extériorisé : c'est le temps de l'*à dire*. Cette programmation elle-même s'inscrit, pour y organiser ses opérations d'actualisation, dans un temps porteur réel ; du moins telle est l'hypothèse proposée dans le cadre de la linguistique praxémique (Lafont, 1985, Barbéris et Gardès-Madray, 1986, Barbéris, 1995 : chap. 4). En effet, ce temps postulé de l'*à dire* est un temps d'existence mentale, non observable, non mesurable¹⁰, et rejeté en inconscience, au même titre que les mécanismes de production du message dont il est le support.

Alors que le temps du dire est une durée d'opérations d'élocution, le temps de l'*à dire* et du dit sont donc des durées d'opérations mentales, soumises à un rapport dialectique *mémoire-anticipation* sans lequel il n'est pas possible de construire un discours. Ces parcours mentaux sont infiniment rapides. Ils sont, répétons-le, inaccessibles à la conscience. La *mise en inconscience des opérations linguistiques* est imposée par un principe essentiel dans le

⁸ On ne confondra pas les verbes de déplacement, qui entraînent le changement de site du mobile (comme dans la phrase (4)), et les verbes de simple mouvement, où le mobile "bouge" en demeurant à l'intérieur du même site (*Louis marche dans la rue, se promène dans la rue*). Dans ce cas, la préposition garde un sens locatif, statique.

⁹ On vise ici la notion de *praxème*, où la praxématicque propose de voir une unité pratique de production de sens, en remplacement du concept de *lexème*.

¹⁰ Pour l'instant... Cependant, les recherches actuelles des neurosciences tentent d'entr'ouvrir petit à petit la « boîte noire ».

fonctionnement langagier : le principe d'économie. Savoir tout ce que l'on dit et comment on le dit entraînerait une surcharge cognitive rendant inopérant le système de production de la parole.

C'est à l'intérieur de ces trois moments : à dire, dire et dit, supports de la construction de la parole, qu'on proposera d'inscrire quelques hypothèses concernant la production des énoncés de déplacement, et entre autres ceux du mouvement fictif.

(c) Temps d'énoncé et temps d'énonciation.

Le *temps d'énoncé* a pour mode d'expression privilégié la morphologie verbale. Ainsi, le verbe au présent, à l'imparfait, au futur, « dit le temps ». Il est destiné à relier les messages linguistiques à l'univers référentiel. D'autre part, le langage inscrit ses processus d'élaboration-exteriorisation-mémorisation dans le *temps d'énonciation*, ou *temps d'actualisation*¹¹. Le temps d'énoncé est un contenu de représentation, le temps d'actualisation (dont on a tenté de décrire ci-dessus les trois « moments ») est le support des opérations constructives du message.

Parmi les trois moments de l'actualisation, on s'arrêtera particulièrement au temps de l'à dire. Ce temps de programmation du message est comparable à ce que Langacker (1986/1987 et 1987) nomme *processing time* (*temps de conceptualisation*). Le linguiste oppose le *processing time* au *conceived time* (*temps conçu*) : temps d'énoncé.

Le temps cognitif dont est fait l'à dire est d'un tout autre ordre que le temps conçu. Le temps conçu est *objet* de la représentation, le temps de l'à dire en est le *support*. L'importance de cette distinction est soulignée par Langacker, dont les propositions rejoignent ici celles de la praxématique :

Pour éviter toute confusion, nous devons faire une distinction entre la conceptualisation du temps d'une part et le fait que, d'autre part, toute conceptualisation s'effectue en un certain laps de temps. Je parlerai donc d'un temps conçu (*conceived time*) noté *t* et d'un temps de conceptualisation (*processing time*) noté *T*, appartenant respectivement au niveau phénoménologique et au niveau des événements cognitifs ([1986] 1987 : 60).

On notera la distinction opérée pour finir entre *niveau phénoménologique* et *niveau des événements cognitifs*. Le premier niveau se situe au niveau conscient, le deuxième au niveau des opérations inconscientes. Cette distinction s'avérera cruciale dans la discussion du mode de production de sens dans les énoncés dits de mouvement subjectif (ou fictif).

Langacker appelle *relation constructive* (*construal relation*) « la relation qui existe entre celui qui conceptualise (*the conceptualizer*) et la conceptualisation qu'il effectue à un moment donné ». C'est cette relation constructive qui varie, selon le mode de production de sens de l'énoncé. Dans une perspective praxématique, on dira que c'est le degré d'actualisation du message, son engagement plus ou moins grand dans la description de l'univers référentiel, qui va orienter le sens de l'énoncé de déplacement vers un mouvement effectif, ou un mouvement fictif. Et que ce degré d'engagement est lié au niveau d'insertion des schémas constructifs de la représentation du réel dans *le sujet en action de langage*. Cette allusion, obscure ou tout au moins programmatique, sera mieux explicitée dans les développements qui suivent.

¹¹ Entre la notion d'*actualisation* et celle d'*énonciation*, on donne la préférence la première. Cependant, en raison du parallélisme de formulation (*énoncé/énonciation*), on conservera aussi le terme traditionnel. Précisons simplement que, sous *énonciation*, on ne vise pas seulement le temps du dire (exteriorisation du message), mais aussi les deux autres temps du langage décrits ci-dessus : à dire et dit.

2.2. Figuration du mouvement effectif

Une composante s'avère décisive dans la représentation du déplacement : la sémantique du temps verbal qui, en relation avec le sens lexical d'un verbe de type *aller*, est en mesure d'exprimer le changement d'état.

La mise en contact de la préposition spatiale avec le temps d'énoncé, exprimé par terminaison verbale, et avec le praxème verbal, a pour résultat d'exprimer, respectivement, le sens directif et le sens locatif. Les verbes d'état et de séjour sont imperfectifs (*être, rester, habiter dans le quartier*). Les verbes de déplacement sont perfectifs (*aller, monter, descendre, tourner, sortir*). Les faits qui en résultent peuvent être ainsi représentés :

(a) D'un côté, on rencontre un état stable : *il habite dans le quartier*. La successivité temporelle, qu'on peut symboliser par les moments t_0, t_1, t_2 etc., renouvelle de moment en moment une localisation l_0 immuable. Si on représente d'autre part par f la Figure, c'est-à-dire le sujet repéré (*il* dans l'exemple cité), la localisation statique peut être représentée par la séquence :

$$[f / t_0 / l_0] > [f / t_1 / l_0] > [f / t_2 / l_0] > [f / t_3 / l_0] \dots$$

Figure 2.

(b) Avec les verbes de déplacement, la représentation est évidemment évolutive : *il va à la poste*. La successivité exprimée par le temps verbal supporte une succession de localisations différentes du sujet mobile :

$$[f / t_0 / l_0] > [f / t_1 / l_1] > [f / t_2 / l_2] > [f / t_3 / l_3] \dots$$

Figure 3.

Cette schématisation, inspirée de Langacker (1987 : 166 sqq.), permet de décrire ce que le linguiste appelle un *mouvement objectif*. Un mouvement tel qu'on peut l'observer dans l'expérience concrète, lorsqu'un être humain, ou un objet mobile, passe d'un lieu à un autre.

Mais, pour rendre compte des processus en jeu dans la phrase locative et la phrase de déplacement, il faut aussi introduire dans le modèle le temps d'actualisation. Outre le temps d'énoncé exprimé par le verbe conjugué, existe le temps de programmation du message (*temps de l'à dire*). On le symbolisera par T . L'actualisation a non seulement un temps, celui de l'à dire, mais aussi un lieu : le sujet parlant lui-même, C (le *conceptualizer* selon les termes de Langacker). Il est le siège des processus cognitifs et des opérations qui vont permettre l'énonciation du message. Le schéma, une fois complété, montre donc un sujet C , qui conçoit dans un temps $T_0, T_1, T_2 \dots$ la succession d'états représentés ci-dessus. D'où le schéma complété suivant (je ne représente que le cas du déplacement : il est facile d'en déduire comment on représenterait — par le maintien de l_0 — la localisation statique) :

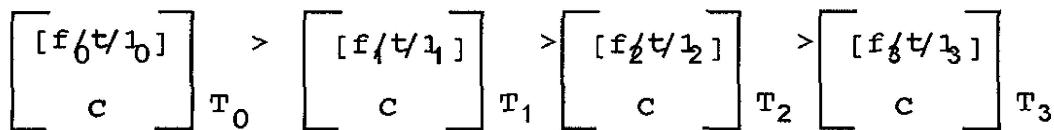


Figure 4. (D'après Langacker 1987 : 167).

Le temps T (temps de l'à dire), à la différence du temps t (temps d'énoncé exprimé par le verbe), n'est pas l'objet du message, mais son support, voire sa « substance » même, si on admet que le sens s'inscrit dans des parcours neuronaux où le temps cognitif prend existence concrète.

Ce temps de traitement cognitif, auquel Langacker restreint son étude, est déjà une voie intéressante pour expliquer les phénomènes en jeu. Mais il conviendrait d'ajouter à ce temps de l'à dire le *temps du dire*, dont l'étude de l'oral montre le rôle dans l'actualisation (Barbéris et Gardès-Madray 1986, Barbéris 1995). Dans le temps du dire va pouvoir se manifester un autre niveau du temps signifiant : celui qui fait jouer l'iconicité de la syntaxe (Haiman 1980). Il y a une ressemblance diagrammatique entre la successivité syntaxique (et même la séquentialité textuelle) inscrite dans un énoncé, et la description d'un parcours, par exemple. Ce fait s'illustre de manière très simple dans les énumérations des étapes d'un itinéraire. On en retrouvera trace dans les descriptions spatiales du corpus oral, dont nous allons à présent examiner quelques extraits. D'autre part, le corpus permettra de montrer que l'actualisation des expressions spatiales peut jouer sur la mise en contact de représentations mentales plus ou moins schématiques, et la contextualisation, qui resoudre le message linguistique aux représentations concrètes.

2.3. Procédures de délimitation du quartier dans le corpus de Montpellier-Saint Roch

Dans ces séquences de délimitation, la procédure la plus fréquente est le *Parcours*. On en a déjà eu un exemple avec l'interview Galzy. Cela donne des énoncés du type :

(7) le quartier va de X à Y

(8) ça part de W, ça descend par X, ça passe par Y et ça va jusqu'à Z

Ici, ce n'est plus un mouvement concret qui est décrit, mais un parcours (« mental » ?). Le sujet du verbe est *le quartier* (ou son représentant anaphorique *il*), ou bien un *ça* un peu mystérieux, dont nous reparlerons plus loin (3.1.). On trouve également les pronoms *on* et *vous*, pour se référer à l'actant sujet du verbe de déplacement (type : *on passe...*, *vous passez...*).

En voici plusieurs exemples puisés dans le corpus. On les a classés en fonction des stratégies adoptées par les locuteurs pour répondre à la question posée par l'enquêteur¹².

- *Parcours (tour) :*

¹² On illustre ici les cas les plus caractéristiques en vue de l'exposé ultérieur. Il existe aussi des *Parcours à limite simple*, et des *Bornages*, dont je ne peux faire état dans les limites de cet article. Cf. Barbéris (1995), vol. 2 : chap. 10 et 11.

La stratégie adoptée le plus fréquemment est celle du Parcours de type « tour ». On désigne ainsi la boucle que dessine le locuteur autour du territoire visé, et qui lui permet de circonscrire le quartier en marquant ses bords.

Interview PUECH (1) :

D.10 - moi je vois je vois je vois / je vois le quartier Saint Roch / qui part de:: / qui v- qui enrobe Sainte Anne / Saint Roch / là: du côté: i tourne à la Chambre de Commerce / la place Saint Côme / il monte par ici / il prend le théâtre / ici / les Halles

B.11 - et ça va jusque::

D.12 - place Castellane et puis::

C.13 - et puis donc euh: / avenue: / rue Foch ?

D.14 - eh non / (3) rue Foch moi non (3) / i prend / i prend la place Castellane / i prend la rue Saint Guilhem avé la:.... (*interrompue par un autre locuteur*)

On constate la présence de verbes de déplacement (*partir, tourner, monter*), mais aussi celle des verbes *prendre* et *enrober*. En effet, le tracé des limites a pour objet de délimiter ce qui fait partie du quartier, ce qui entre dans ses composantes (ingrédience).

Voici encore deux illustrations de la stratégie de Parcours :

Interview PUECH (3)

F.245 - (*réaction à la délimitation proposée par D pour le centre ville*) moi je le vois plus grand / moi je dis euh "Je suis au centre ville" c'est-à-dire ça prend euh: / la Comédie / le Polygone / le quartier Saint Roch ça remonte jusqu'à la Préfecture (...) un petit peu derrière ça redescend / donc là

Interview BOUDON

A.57 - mon qua- mon quartier: si vous appelez quartier ça va de: alors si vous voulez limiter ça va de: / hh de de de la Grand-Rue: à:: / hh à la rue Saint Guilhem voyez ? (oui B) en passant par l'église Saint Roch c'est ça alors si vous voulez le quartier (...)

• *Parcours à limite double* :

Le Parcours à limite double consiste à représenter un déplacement d'une limite du quartier à une autre limite opposée ou parallèle à la précédente. Dans l'extrait qui suit le repère choisi est non pas une ligne (une rue) mais un point (un monument)

Interview BOULANGER

A.20 - mon quartier: pour moi: i: / il part de l'Arc de Triomphe et il arrive à la Com- à à la gare même (hm hm / c'est ça B) / je suis très bonne marcheuse / et:: en un quart d'heure je vais d'un bout à l'autre de la ville

Le rapprochement entre les énoncés de mouvement fictif (*mon quartier (...) il part* etc.) et l'énoncé de mouvement effectif (*je vais d'un bout à l'autre de la ville*) est intéressant. Il suggère la possibilité d'une superposition, ou d'une mise en contact analogique de deux schémas : schéma de la praxis de déplacement où l'actant est le marcheur, et schéma de mouvement fictif, où c'est le quartier qui est en position de sujet du verbe.

- *Parcours territorial* :

Le Parcours territorial livre la description la plus riche, et exige une bonne connaissance du quartier pour être mis en œuvre. Il consiste à sillonna le quartier, à le « recouvrir » en tous sens de cheminements imaginés. C'est une forme de tour différente du premier type de Parcours : *faire le tour*¹ signifie suivre le pourtour du territoire. *Faire le tour*² consiste à parcourir l'intérieur du territoire.

Interview FERRAN

A.61 - hé bé c'est tous les alentours d'ici (oui B) / c'est la rue Joubert / c'est la rue de l'Ancien Courrier / c'est la rue Bras-de-Fer / vous passez la rue Voltaire là (oui oui B) / vous allez devant l'église (oui B) / vous tournez à gauche vous avez la place Saint Côme (oui B) / vous tournez à droite c'est là: le rue de de rue des Teissiers rue hm / rue des Teissiers / rue du Petit Saint Jean (hm B) / euh: y en a: je me les rappelle pas maintenant / y en a tout plein / c'est (2) ça (2) le quartier Saint Roch (d'accord B) / ça va même jusque / en b- en bas de le / la rue Diderot là (hm hm B) / c'est tout le quartier Sé- Saint Roch ça /

[.....]

A.69 - on fait le tour / ça vient jusque-là au plan d'Agde (oui B) / voilà / ça fait tout le tour / tout ça tout c'est Saint Roch / place Saint Côme aussi (oui B) / vous faites le tour de la Chambre de Commerce / vous revenez: par la rue de l'Ancien Courrier / l'Argenterie (hm B) / tout ça c'est Saint Roch /

Ici encore, le voisinage d'énoncés en *ça* (*ça va même jusque / en bas de la rue Diderot, ça vient jusque-là, ça fait tout le tour*), en *vous* (*vous passez, vous allez, vous tournez, vous faites le tour, vous revenez*) et en *on* (*on fait le tour*) suggère une interchangeabilité des actants sujets, appuyée sur un arrière-plan commun : un schéma de déplacement à travers le quartier. On remarque cependant que les actions les plus concrètes et particulières sont attribuées à l'actant personnel *vous*. La locutrice semble ici modeler son discours sur celui de l'indication d'itinéraire, type de discours qui se place au point de vue de l'interlocuteur (celui qui demande le renseignement). On est tenté ici de faire appel à la notion de modèle mental (Ehrlich *et al.*, 1993). Un schéma commun, une forme, permettrait de parcourir la topographie du quartier, et par ce moyen, de se la représenter de manière dynamique. Cependant, ce schéma est-il purement mental, « intérieur » ? On retrouve dans cet extrait une syntaxe iconique du mouvement : les énumérations suivent l'ordre du parcours descriptif (ce n'est pas une liste aléatoire).

2.4. *Mouvement subjectif / mouvement fictif*

Pour expliquer la possibilité d'extension sémantique de verbes comme *partir*, *aller*, *passer* dans les énoncés de mouvement fictif, il ne suffit pas de parler de métaphore spatiale ; il faut plutôt tenter de rendre compte d'un mécanisme de production de sens. Langacker (1986, 1987 : 166 sqq.) fait une proposition explicative pour ce cas de figure. Il s'agit à ses yeux d'un *mouvement subjectif*. On n'y trouve pas un objet qui se déplace, mais la représentation d'une configuration, d'une forme, qui se dessine progressivement dans l'esprit du sujet, jusqu'à être complètement activée. Le résultat obtenu est, dans l'exemple qui nous occupe, la forme d'un quartier, qu'on inscrit dans une boucle, qu'on place entre deux frontières reliée par un lien, ou qu'on dessine en effectuant un « remplissage » de son espace (parcours territorial).

L'explication proposée par Langacker est la suivante : les verbes de déplacement, dans les énoncés de mouvement subjectif, expriment un état stable. Il nomme ces emplois *imperf ectifs*,

dans la mesure où on ne peut leur appliquer la périphrase *être en train de*, comme on pourrait le faire pour un mouvement objectif, et aussi parce que, tout simplement, il n'y a pas d'objet mobile véritable, ni d'atteinte de limite possible, donc pas de changement de position. Or la perfectivité implique la possibilité du changement d'état. Une image de directionnalité se maintient pourtant dans ces phrases. D'où provient-elle ? L'explication avancée par la Cognitive Grammar est élégante, et convergente avec les hypothèses sur le temps de l'à dire. En l'absence de mouvement concret, l'objet mobile F, inexistant, disparaît de la représentation. Le temps d'énoncé t se confond avec le temps T de traitement cognitif : c'est un temps de représentation, et non un temps d'expression référentielle de phénomènes externes. La représentation se replie donc sur l'univers mental du locuteur (et de son co-locuteur). Mais, du moins à ce niveau¹³, *elle n'est pas un contenu* : c'est un *processus*, matérialisé dans le temps cognitif. Il en résulte le schéma simplifié suivant (à comparer avec la figure 4 ci-dessus), pour rendre compte du mouvement subjectif :

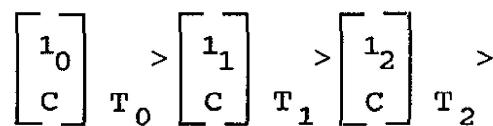


Figure 5.

3. DISCUSSION

Une halte critique serait à présent utile. Sans doute conviendrait-il de distinguer entre plusieurs niveaux de représentation. Les cas illustrés dans les exemples ci-dessus me semblent s'appuyer sur un espace imaginaire, c'est-à-dire un espace dont les représentations ne sont pas si « enfouies » que cela. On ne peut nier que cette représentation d'espace connaisse comme toute actualisation de message linguistique une réalisation totalement inconsciente et très rapide, suivant la piste des circuits neuronaux. Mais les exemples donnés montrent assez que certains aspects de la représentation *affleurent suffisamment à la conscience pour qu'un chemin soit figuré*, pour que le linguiste observateur soit en mesure de détecter le fait, et pour que les sujets décrivant leur espace soient aussi en mesure d'en tirer quelque parti...

Je fais l'hypothèse que cet aspect figuratif devient saillant dans la mesure où il entre en contact avec le temps du dire, et avec le lieu de l'interaction, pour être incorporé, au sens le plus strict du terme, à l'énonciation. On peut supposer en effet que les sujets utilisent un mode d'actualisation qui se modèle sur l'espace perceptif. Le lieu de « branchement » entre la représentation langagière et l'espace perceptif est l'espace-temps de l'énonciation. *Dans cet espace-temps il y a toujours quelqu'un, il y a toujours un maintenant, il y a toujours une organisation corporelle susceptible d'articuler la représentation*. Les parcours imaginaires des exemples ci-dessus ressemblent à la poursuite visuelle d'un objet mobile, ou plus encore à la manière dont le regard suit les lignes circonscrivant la forme d'un objet visible. Il y a donc bien reproduction d'une forme de l'agir perceptif¹⁴. Le corps parlant est mis à profit pour se

¹³ Il reste cependant l'idée de déplacement contenue dans la sémantique du verbe.

¹⁴ Sur le problème du branchement de l'espace cognitif sur l'espace perceptif, plusieurs approches non entièrement convergentes ont été proposées. Cf. Petitot (1989), en relation avec une interprétation actancielle et spatio-temporelle de l'hypothèse localiste. Talmy (1996) défend le concept de *ception*, subsumant les notions

figurer le réel, et le rendre habitable par la représentation. *L'ici et maintenant* de la communication sont les points d'appui de l'actualisation du sens, dans tous les exemples proposés. On y voit jouer à la fois temps de l'à dire, temps du dire, et co-présence des locuteurs, comme *supports signifiants*.

Les schémas que les sujets manipulent pour délimiter leur quartier sont tirés de leur situation dans l'environnement (orientations possibles, indications données par le sens de la pente etc.), et non pas seulement de leur univers mental, et des souvenirs qu'ils y ont accumulés pour se figurer leur territoire de vie.

Il y a donc à la fois un *sujet cognitif inconscient* et un *sujet phénoménologique*, dans ces énonciations. On les imagine facilement accompagnées de gestes, d'orientations corporelles, d'un modelage de l'espace. Ce ne sont pas de pures conceptualisations imperceptibles des sujets. Ce qui est dedans est aussi dehors. L'iconicité des représentations de praxis jouent sur des degrés de concréture dans la figuration, et sur les points de contact entre ces divers degrés de concréture : ces points de contact sont fondés sur l'analogie. Un même schéma de praxis soutient tout cet ensemble, mais tantôt il s'instancie dans un contexte qui fait appel à des particularités concrètes nombreuses, tantôt au contraire il se replie vers une représentation simplifiée, vers une schématisation. Cependant, ce repli vers du « plus formel » ne signifie pas toujours un repli vers l'univers mental et vers la mise en inconscience pure et simple du fonctionnement cognitif. Dans les exemples que nous a proposés le corpus, on voit au contraire la schématisation de la praxis de déplacement s'accompagner d'une projection du schéma sur un espace imaginaire susceptible d'être partagé (et partiellement perçu) par les interlocuteurs.

Si on veut bien suivre cette position, on en conclura qu'il y a bien un aspect phénoménologique dans les exemples étudiés jusqu'ici sous la rubrique du mouvement subjectif. Une expérience phénoménologique particulièrement structurante est celle où sont immersés les sujets co-énonciateurs en action de langage. Il me semble que c'est là que prend source une certaine forme de production de sens, directement reliée à l'espace perceptif et à l'éprouvé proprioceptif des sujets. Les représentations ne sont pas seulement « à l'intérieur », dans un espace mental épuré, ce que laisserait supposer un *processing time* (ou un à dire) autonomisé de l'activité pratique « extérieure » où se développe la production-réception de la parole.

La « fabrique » des schémas se situe dans l'expérience pratique, mais aussi, on l'a vu, dans l'iconicité des discours mêmes (syntaxe iconique d'un parcours). Pour mieux explorer cette dimension, on procédera en deux temps :

- on essaiera d'abord de montrer comment les discours, loin de travailler sur la distinction entre niveaux de représentation, construisent des formulations qui sont autant de points de contact, d'hybridations entre ces niveaux. L'analogie, fondement de l'iconicité, se greffe sur ces lieux de passage.

- On terminera en tentant de mieux définir la fonction de l'iconicité, tant dans les descriptions de déplacement fictif que dans d'autres descriptions spatiales, où le déplacement est pourtant effectif.

de *conception* (représentation mentale) et de *perception* (niveau perceptif). Cf. Barbéris (1995 : chap. 2), pour une discussion plus développée.

3.1. Les points de contact entre niveaux de représentation

(a) La deixis en “ça” :

La question posée plus haut (point 2.3.) est restée irrésolue : pourquoi le *ça* ? Cette forme englobante de signification subsume toute distinction entre l'animé et l'inanimé. Elle signale la fusion entre le sujet et le lieu. Cette fusion, qui reste implicite dans un énoncé comme *le quartier va, monte, descend*, se réalise grâce au déictique. Nos actions de déplacement nous font adhérer à l'espace. Dans ce sens, dire qu'*on monte la rue*, ou que *la rue monte*, c'est tout un. Forme d'action adhérant à une forme d'espace d'un côté, espace comme cadre donnant forme à une action potentielle de l'autre. L'espace imaginaire est le lieu où le sujet fait entrer en contact les formes du réel, prenant appui sur la praxis et sur ses propres modes de présence au réel et à l'autre. Ce phénomène, selon mon hypothèse, fait appel aux ressources de l'analogie et de l'éprouvé corporel.

Cependant, il reste que dans :

(9) Je monte / vous montez / on monte la rue jusqu'au marché

le mouvement est bien dépeint en tant que praxis corporelle effectuée par un sujet humain. Alors que dans :

(10) La rue monte jusqu'au marché

seule une forme d'espace où peut venir s'inscrire la praxis humaine est indiquée.

(b) Le présent :

Le présent lui-même, employé dans ces phrases dites de mouvement fictif, est ambigu, comme le *ça* qui apparaît dans une partie des descriptions citées. Tout en décrivant l'état stable dans lequel se trouve la rue : *elle monte*, il est susceptible d'évoquer l'actualité de l'opération mentale par laquelle le locuteur parcourt la forme ascendante de la rue, et l'actualité éventuelle de son constat dans le monde pratique (rue lui faisant ressentir le sens de la pente, effort à faire pour gravir la déclivité) :

(11) Ça monte !

Une phrase de ce genre, prononcée par le marcheur en train de gravir une rue en forte pente, opère à mes yeux une superposition de plusieurs niveaux de réalité du procès : *je monte / je vois la rue qui monte / je me figure la rue qui monte (je n'en aperçois qu'une partie et complète mentalement la forme appréhendée)*.

On aura noté que, dans l'exemple (2), utilisé au début de la section 2 pour figurer le mouvement effectif, l'auteur a éprouvé le besoin de transformer le présent en passé composé, pour contraster avec le présent de la phrase (1) illustrant le mouvement fictif¹⁵. L'attestation de réalité du procès se construit mieux sur le temps passé, que sur le présent, temps-support de l'iconicité.

¹⁵ (1) Le quartier *part* de la rue X et *va* jusqu'à la rue Y vs (2) Je *suis parti* de la rue X et je *suis allé* jusqu'à la rue Y.

Le déplacement décrit par les phrases de délimitation du quartier constitue-t-il à proprement parler un mouvement *fictif*¹⁶? L'idée peut être contestée, dans la mesure où le suivi du tracé d'un modèle mental a bien lieu. L'actualité de cette opération est sensible au sujet qui s'y livre, dans les exemples étudiés. A l'intérieur de cette actualité, le suivi du tracé comporte bien un commencement, un déroulement et une fin. Qui plus est, la forme du tracé reste en relation avec la forme globale du quartier comme environnement, telle que peuvent la pressentir les sujets interviewés, et avec le maniement iconique de la syntaxe, mimant le parcours. La deixis (*ça*) opère un lien explicite entre le « dedans » et le « dehors », le subjectif (sujet parcourant le tracé), et l'objectif (le lieu parcouru).

On retiendra l'idée de *ception* proposée par L. Talmy, en vue de dépasser la partition stricte entre univers de la perception, et univers dit mental. Le linguiste tente ici de résoudre le problème posé par la représentation traditionnelle des rapports entre l'esprit et le corps, dans l'apprehension de l'espace. Une partition conduit à des impasses. Les interrogations rebondissent sur le rapport entre le linguistique et l'extralinguistique. En effet, le corps et ses perceptions ne font-il pas partie de l'extralinguistique, tout autant que les référents présents dans l'environnement, participant au modèle spatial dont se sert le sujet pour manier son espace et le parcourir ?

Si une remise en question des oppositions traditionnelles (corps/esprit, interne/externe, linguistique/extralinguistique), comme celle qui est proposée ici, ne résoud pas, *ipso facto*, les problèmes en les déplaçant, du moins convient-il de constater l'interconnexion étroite entre niveau mental et niveau phénoménologique, représentations internes et appréhension expérientielle du monde, qu'il illustre la langue parlée.

La démarche adoptée a consisté à mettre l'accent sur les points de contact et les points de passage que la parole met constamment à profit, entre plusieurs niveaux de réalité de la description spatiale, et plusieurs niveaux d'inscription de cette construction de la réalité. Il semble en effet que c'est dans cette direction qu'il faudrait aller pour découvrir la *fonctionnalité* de ces figurations d'espace, plutôt que dans un travail de stricte partition : mouvement effectif *ou* fictif.

Le sens n'est pas seulement produit en tant que contenu de représentation, sous forme de mots, de propositions, de discours qui « disent le monde ». La relation du sujet parlant à sa construction signifiante implique *des processus qui sont porteurs, en eux-mêmes, de sens*. On fera donc l'hypothèse que, dans les énoncés de mouvement fictif, la praxis d'actualisation du message (*praxis représentante*) participe, au niveau conscient (dans le dire) et au niveau des parcours cognitifs inconscients (dans la programmation d'à dire), à la représentation de la praxis de déplacement (*praxis représentée*).

3.2. L'iconicité de motivation dans la figuration du déplacement

Linde et Labov (1975) avaient déjà remarqué, à propos des descriptions d'appartement, que les locuteurs adoptaient très majoritairement des stratégies dynamiques, mimant un « tour ». On retrouve dans le corpus de Montpellier-Saint Roch la même prédominance du dynamique sur le statique. Talmy (1996 : 270) constate lui aussi cette prééminence. La « fiction » du mouvement ne fait que rendre compte de cette réalité anthropologique : le schéma d'un sujet en conquête d'espace sous-tend ces figurations en mouvement. L'homme appréhende son univers de manière active.

¹⁶ Formulation proposée par Talmy (1996) : *fictive motion vs factive motion*.

Si on met ce constat en rapport avec la notion de temps d'actualisation, on est conduit à proposer l'hypothèse suivante : le sens des énoncés de déplacement, lorsque celui-ci exprime un mouvement fictif, repose sur un *mouvement ascendant*, porté par le temps du dire (temps d'élocution du message).

Les notions de *temps descendant* et de *temps ascendant* ont été mises en place par G. Guillaume (1929, 1974), et retravaillées par la linguistique praxématique (Barbéris, 1995 : chap. 4, Bres 1997). On désigne ainsi la double appréhension phénoménologique du temps. Selon la vision descendante, l'homme se conçoit immobile et voit le temps remonter vers lui, depuis le futur vers son présent. Selon la vision ascendante, il se conçoit comme avançant lui-même vers le futur. Guillaume utilise cette double orientation opposée pour rendre compte du système des temps. Mais on peut également poser que l'ascendance est le mouvement qui supporte le développement phrastique et textuel, et qui sous-tend entre autres la figuration du déplacement fictif.

La dimension iconique des énoncés n'ayant été jusqu'ici que mentionnée en passant, elle mérite une explicitation. Il y a une ressemblance entre la succession linéaire des actions décrites et le parcours effectif, dans le monde référentiel, des étapes successives du même parcours. Le point de contact entre l'icône et l'objet représenté est donc tout d'abord l'ordination des étapes, qui reproduit le cours de la promenade imaginaire. Comme le souligne Haiman (1980 : 516), une phrase comme *veni, vidi, vici* résume de manière frappante une variété d'iconicité qu'il nomme *iconicité diagrammatique*. Un diagramme est une forme d'icône particulière, qui se caractérise par le fait que le rapport entre ses parties est similaire au rapport qui existe entre les parties de l'objet qu'elle représente. Plus précisément, ce type d'iconicité diagrammatique est dit *iconicité de motivation*¹⁷.

Mais un autre élément participe encore à la construction du sens : il s'agit de la visée du sujet énonciateur, qui aperçoit le temps en ascendance, à travers son engagement à l'intérieur d'une séquence d'actions à réaliser. Cette dimension active n'implique cependant pas un sujet intentionnel mais plutôt un sujet praxéologique, siège de l'expérience, tel qu'il était décrit dans les pages qui précèdent.

En quoi alors, demandera-t-on, les énoncés de mouvement fictif diffèrent-ils, par leur iconicité, des énoncés de mouvement effectif ? La description des étapes d'un déplacement véritable n'obéit-elle pas, encore mieux que la description d'un mouvement fictif, à l'iconicité diagrammatique, et à la dynamique du temps ascendant ? En effet, dans ce cas, la séquence est en rapport direct avec une succession d'événements constatés dans le monde référentiel.

Or, contrairement aux apparences, il semble bien que l'iconicité est plus forte dans le cas du mouvement fictif que dans celui du mouvement effectif, du moins lorsque celui-ci est fortement ancré dans le monde référentiel, et y décrit des actions bien particulières, solidement installées dans la réalité temporelle. Mais pour assurer cet ancrage référentiel, on devra quitter la typologie descriptive, et entrer dans la typologie narrative : *il a pris la rue X, puis il a tourné à la rue Y, il l'a suivie jusqu'au carrefour...*

En revanche, dans les *descriptions* de mouvement effectif, le déplacement est souvent énoncé de manière schématique dans la mesure où il s'agit d'actions habituelles. Ces descriptions de

¹⁷ Haiman distingue en effet, deux types d'iconicité diagrammatique : *l'iconicité d'isomorphisme* (une forme est censée correspondre à une unité de sens : correspondance bi-univoque *signans-signatum*), et *l'iconicité de motivation* (« une structure grammaticale (...) reflète son sens directement. L'exemple le plus clair d'une telle iconicité est celui de la séquence »).

pratiques routinières donnent lieu, comme les descriptions de mouvement fictif, à des formulations abrégées : suppression du verbe de déplacement, voire suppression de la préposition spatiale. Dans les cas les plus caractéristiques, on n'a plus qu'un squelette minimal, réduit à l'énumération des étapes du parcours.

Voici trois exemples. Dans les deux premiers (Interview Puech (1) et (2)), le locuteur D indique comment il va à la place de la Comédie :

Interview PUECH (1)

D.162 - quand je vais à la place de la Comédie je prends la place la rue Saint Ravy (hm B) la rue Cauzit plutôt (oui B) place Saint Ravy rue Cauzit / rue de la Croix d'Or (hm B) // et la rue de la Loge

Interview PUECH (2)

D.285 - (...) moi je prendrais / ma rue Cauzit / rue je couperais la rue de l'Argenterie (hm hm F) / rue de la Croix d'Or en face // voyez ?

On constate que, après que la description est installée par un premier verbe (*je prends, je prendrais*), la syntaxe s'autonomise de la réction verbale, et procède par simple énumération des étapes. La disparition concomitante du déterminant signale la faible actualisation du message.

A un message verbal allégé et faiblement actualisé répond en revanche un surcroît d'efficience de l'iconicité. La praxis représentée laisse place à la praxis représentante. Haiman (1980 : 535) avait déjà noté que la motivation du message s'accroît en proportion de sa simplification, de son abrègement, et de son économie en moyens lexicaux.

Dans l'exemple suivant, le locuteur envisage ses différents trajets habituels pour aller au marché :

Interview RECH

A.125 - (...) alors je prends derrière Saint Roch et ça va tout droit /place Saint Ravy: (oui B) / rue Saint Ravy je passe par le vieux Montpellier de toute façon (hm B) / rue Saint Ravy place Saint Ravy et cetera derrière / et si je passe par ici je passe par la rue Jules Latreilhe / et rue::: rue en Gondeau / et la Grand-Rue (hm B) / et je tombe au marché (oui B / si c'est au contraire de ce côté / je passe par euh:: / je vous dis par la rue::: Voltaire / rue::: la rue qui monte derrière rue des Paniers: / et puis la: rue:: / la: place Saint Ravy rue Saint Ravy et voilà / je monte là-haut (hm hm B) //

Le locuteur s'y reprend à trois fois : il donne un premier itinéraire, puis un second (*et si je passe par ici* etc.) ; enfin il reformule le premier (*si c'est au contraire de ce côté* etc.). L'expression *ça va tout droit* fait apparaître le *ça* indice d'iconicité (il symbolise, on l'a vu, la superposition des schémas). Et l'énumération qui suit n'est que le parcours que trace ce *ça*. Le temps ascendant porte la description d'étape en étape, avec des noms dénus le plus souvent de déterminant. Le nom *rue* sans actualisateur y figure en vedette¹⁸.

Il suffit à présent de rapprocher ces descriptions d'actions routinières d'une séquence de délimitation, pour retrouver des phénomènes non identiques, mais proches.

¹⁸ On peut rapprocher cet emploi de *rue* dans les énumérations descriptives d'un autre emploi où il tend à se grammémiser, en subsumant les composantes d'un SP de lieu : il s'agit de la construction *je suis rue X / j'habite rue X / je vais rue X* (Barbéris, 1997b).

Interview PUECH (2)

B.183 - bon alors d'après vous ce quartier Saint Roch / ça commence où ça finit où ? comment vous le voyez ? même si vous le voyez pas bien essayez

F.184 - moi je voyais comme madame (*comme l'autre enquêtée*)

B.185 - c'est-à-dire cette rue: (*la rue Trésoriers-de-la Bourse, où se déroule l'entretien*)

F.186 - la rue Saint Guilhem / euh à gauche après les / rue des Soeurs Noires et: en remontant par là: / juste la rue avant la Grand-Rue (3) chais plus comment elle s'appelle (3)

D.187 - Chambre de Commerce / rue Saint Côme...

F.188 - oui là voilà

Dans cet extrait, on assiste à la quasi disparition des verbes de déplacement et même des prépositions spatiales (il reste la locution *à gauche* pour indiquer un changement de direction). Le seul verbe de déplacement est *en remontant*. Il n'est pas relié à un complément de lieu, et apparaît au géronatif, non au présent de l'indicatif. La dimension temporelle du parcours est fortement valorisée : (a) lexicalement (*après, juste avant*); (b) syntaxiquement : les étapes du Parcours se présentent sous forme d'une énumération.

La locutrice F (encouragée dans cette stratégie par B : cf. B.185, qui fournit un premier élément d'énumération, que l'enquêtée va ensuite compléter) met à profit l'iconicité de motivation, en s'appuyant sur le *temps du dire*. La successivité du trajet est mimée par le dire : l'ordination des termes dans l'énonciation y pourvoit. Le verbe étant presque totalement absent, deux éléments disparaissent : le sens dynamique porté par la sémantique du déplacement, et la successivité temporelle (d'où l'idée du changement d'état) portée par le temps verbal. Le lien temporel entre les étapes du trajet fait alors office de signifiant du déplacement. L'activité d'élocution présente matériellement, dans le temps signifiant du dire partagé par le locuteur et l'interlocuteur, une dynamique qui est en revanche marginalisée dans la dimension propositionnelle de l'énoncé.

Les phénomènes d'iconicité observés dans les deux types : description de trajet routinier, et description de mouvement fictif, sont proches mais divergent en fonction de leur différence d'objet. Pour tracer des limites, il est par exemple naturel de conserver l'expression prépositionnelle *jusqu'à*, alors que pour dessiner un trajet, les prépositions spatiales peuvent disparaître.

Lorsque le verbe est maintenu, il est très majoritairement au présent (plus rarement au géronatif : *en passant par X, en remontant la rue X*). On vient de montrer (section 3.1., (b)) l'ambiguïté de ce temps, source en cela d'iconicité. On fera l'hypothèse que, emploi du verbe au présent, ou réduction du message à l'énumération d'étapes, ces séquences descriptives font sens dans la mesure où elles s'appuient sur l'*immédiateté*. Elles reposent sur l'implication directe des sujets producteurs de sens dans l'activité de programmation-élocution, en tant que vecteur signifiant. A ce titre, le présent de ces descriptions n'est pas un embrayeur, au sens habituel (déictique référant au *maintenant* de l'énonciation), mais il repose sur l'engagement expérientiel des sujets producteurs de sens. Autre forme de contact avec le réel, moins substantielle que celle de la deixis temporelle, mais effective.

CONCLUSION

Outre que les processus de construction du texte descriptif reposent sur un temps d'actualisation, les remarques qui viennent d'être faites tendent à montrer que ce temps porteur est un *temps orienté*. Et que cette orientation participe à la fois de la dimension phénoménologique des événements décrits, et des « parcours discursifs » qui permettent de les énoncer iconiquement.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Adam, J.-M. (1992). *Les textes. Types et prototypes*. Nathan Université, Paris.
- Bally, C. (1934). *Linguistique générale et linguistique française*. Francke, Berne.
- Barbéris, J.-M. (1994). La dynamique de la référence spatiale. Elaborer des cartes cognitives en langue parlée. *Modèles linguistiques* N° 30/XV/2, p. 97-118.
- Barbéris, J.-M. (1995). *Ville et espace. Les chemins de la parole*. Thèse de linguistique (nouveau régime), 4 vol., Montpellier III.
- Barbéris, J.-M. (1997a). Le sujet et sa praxis dans l'expression de l'espace. Les énoncés de 'mouvement fictif'. *Langages* N° 127, p. 56-76.
- Barbéris, J.-M. (1997b). 'Rue X' : la grammématisation à l'œuvre dans la parole. *Faits de langues* N° 10, p. 165-174.
- Barbéris, J.-M., J. Bres et P. Siblot (1996). A Dynamic Theory of Meaning Actualization : Praxematic Linguistics. *Lynx* N° 5, Univ. du Minnesota, Minneapolis, p. 133-144.
- Barbéris, J.-M., J. Bres et P. Siblot (1998). *De l'actualisation*. CNRS-Editions, Paris.
- Barbéris, J.-M. et F. Gardès-Madray. (1986). Ratages d'actualisation et évitement des temps et des personnes en production discursive orale. *Cahiers de praxématique* N° 7, Montpellier III, p. 37-62.
- Bloom, P., M. Peterson, L. Nadel et M. Garrett (Eds.) (1996). *Language and Space*. M.I.T. Press, Cambridge (Mass.) et Londres.
- Bres, J. (1997). Habiter le temps. Le couple imparfait/passé simple en français. *Langages* N° 127, p. 77-95.
- Ehrlich, M.-F., H. Tardieu et M. Cavazza (1993). *Les modèles mentaux*. Masson, Paris.
- Faits de Langues* N° 1 (1993). Iconicité et motivation. PUF, Paris.
- Guillaume, G. (1929). *Temps et verbe*, Paris, Champion.
- Guillaume, G. (1974). *Leçons de linguistique 1949-1950*, série A, Presses de l'univ. Laval, Québec et Klincksieck, Paris.
- Guillaume, P. (1979). *La psychologie de la forme*, Champs-Flammarion, Paris.
- Haiman, J. (1980). The Iconicity of Grammar : Isomorphism and Motivation. *Language* N° 56 / 3, p. 515-540.
- Hamon, P. (1981). *Du descriptif*. Hachette, Paris.
- Lafont, R. (1985). Le langage et le temps, le temps du langage. *Cahiers de praxématique* N° 4, Montpellier III, p. 3-24. Repris in (1990). *Le dire et le faire*, Langue et praxis, Montpellier III.
- Langacker, R. W. (1986). Abstract Motion, Trad. fr. (1987). Mouvement abstrait. *Langue française* N° 76, p. 59-76.

- Langacker, R. W. (1987). *Foundations of Cognitive Grammar*, vol. 1. Stanford Univ. Press, Stanford.
- Linde, C. et W. Labov (1975). Spatial Networks as a Site for the Study of Language and Thought. *Language* N°51, p. 924-939.
- Martin, R. (1983). *Pour une logique du sens*. PUF, Paris.
- Petitot, J. (1987). Hypothèse localiste, modèles morphodynamiques et théories cognitives : remarques sur une note de 1975. *Semiotica* N° 77, 1/3, P. 65-119.
- Talmy, L. (1988). The Relation of Grammar to Cognition. Trad. fr. (1992). Les relations entre grammaire et cognition. *Cahiers de praxématique* N° 18, Montpellier III, p. 13-71.
- Talmy, L. (1996). Fictive Motion in Language and 'Ception'. In *Language and Space* (Bloom P. et al. (eds)), p. 211-276., M.I.T. Press, Cambridge (Mass.) et Londres.